

1

La vie est pleine de surprises, et dans ma vie à moi, la plus étonnante des surprises, c'est que je sois en train de m'adresser aux lecteurs français dans leur propre langue.

Et ça, je le dois d'abord à ma mère Aïssatou Diallo, qui elle-même parlait un peu le français, et qui – pour son malheur – militait en faveur de l'Union des forces démocratiques de Guinée (UFDG), mon pays natal. Mais je le dois aussi à un certain Dadis, un capitaine qui a pris le pouvoir sans être élu et qui a ensuite refusé de le céder selon les règles démocratiques. Oui, de façon ironique, c'est à ce monsieur que je dois d'être aujourd'hui installé en France, à Strasbourg, où je suis arrivé sans l'avoir désiré en 2010, et de raconter dans ce livre le parcours d'un migrant mineur isolé.

Sans Moussa Dadis Camara et ses miliciens, je ne serais pas ici. Ils m'ont infligé le pire traumatisme de mon existence. J'avais quinze ans. Ça se passait le 28 septembre 2009 à Conakry, lors d'un meeting politique dans le stade du 28-Septembre¹. Après avoir affirmé pendant

1. Le 28 septembre 1958, par référendum, les Guinéens rejetèrent la Constitution de la V^e République et le projet de Communauté française. La Guinée proclama son indépendance le 2 octobre.

des mois qu'il ne se présenterait pas à l'élection présidentielle et qu'il se contenterait d'assurer la transition après le décès du président Lansana Conté en décembre 2008, le capitaine a finalement annoncé sa candidature, soulevant un véritable tollé au sein des différents partis politiques. C'est pour s'y opposer qu'une manifestation commune avait été organisée ce jour-là par les forces d'opposition de Guinée.

Nous étions extrêmement nombreux à nous rendre au stade. J'y suis allé avec ma mère et son groupe féminin de soutien de l'UFDG. Comme nous n'habitons pas loin du stade, nous y sommes allés à pied. En arrivant à l'université Gamal Abdel Nasser, située à côté du stade, nous avons constaté qu'il y avait déjà beaucoup de monde. Dans la foule, j'ai reconnu le lieutenant-colonel Tiégboro Camara, directeur de l'Agence nationale chargée de la lutte contre le trafic de drogue, la criminalité organisée et le terrorisme. Vêtu comme à l'accoutumée d'un treillis grisâtre et coiffé d'un béret vert, il se disputait avec les leaders politiques. Peu de temps après cette altercation, son groupe armé nous a laissés passer et ils ont fait demi-tour.

Il était presque 11 heures quand nous avons pénétré dans le stade en pleine effervescence. Les manifestants chantaient et tenaient des banderoles: «Changement», «Démocratie», «À bas la dictature», «À bas Dadis». Des gens priaient sur la pelouse, et les leaders politiques, qui portaient des foulards rouges, jaunes ou verts noués autour du cou, parlaient à tour de rôle au micro. Toutes les mouvances de l'opposition étaient représentées. Moi aussi, je scandais les slogans. Je suivais le mouvement, comme je l'avais fait lors des manifestations précédentes. Le stade était bondé, l'ambiance survoltée, une vraie fiesta.

Vers midi, nous avons commencé à entendre des coups de feu, mais nous ne nous inquiétions pas outre mesure. Les personnes qui m'entouraient disaient que les forces de sécurité voulaient seulement nous intimider. Personne ne bougeait, les leaders politiques continuaient leurs discours.

Notre inquiétude s'est accrue quand nous avons constaté que les militaires avaient complètement encerclé le stade. Un certain nombre d'entre eux y avaient pénétré, portant toutes sortes d'uniformes, et il y avait aussi des gens en civil armés de machettes.

Soudain, ma vision des choses a changé. La joie et l'excitation ont fait place à la peur. Je me suis rendu compte qu'il allait se passer quelque chose de tragique.

Les bérets rouges tiraient dans la foule au hasard en laissant derrière eux des blessés et des morts. Quand nous avons compris la situation, la panique s'est répandue. Chacun cherchait à sauver sa peau. Les manifestants dans les tribunes se marchaient les uns sur les autres en écrasant les plus vulnérables. Dans une violente bousculade, ils essayaient de rejoindre la pelouse du stade. Les occupants de la pelouse à leur tour refluaient vers les murs, où d'autres tentaient déjà de s'échapper. Les soldats à l'extérieur du stade les canardaient, et ceux de l'intérieur également. Les gens se bouscuaient dans un effroyable chaos. C'était la fin du monde, par un après-midi ensoleillé à Conakry.

Cloîtrés entre les murs du stade, asphyxiés par les gaz lacrymogènes, nous hurlions, implorant pitié et criant au secours face aux coups de feu assourdissants de ces meurtriers. C'est dans ce moment de panique que ma mère a disparu.

Moi, je me suis glissé sous un banc en béton, et je suis resté là sans plus bouger. C'est le premier réflexe qui m'est venu, il me semble qu'on appelle ça l'instinct de survie. Je ne savais pas quoi faire, ni où aller. Complètement tétanisé, je me suis dit que c'était terminé pour moi. Face à la mort, désespéré, je faisais mes dernières prières :

« Oh mon Dieu, sauve-moi de ces méchants, je te promets que je ferai tout ce que tu voudras. Je regrette d'être venu ici. Maman m'a souvent dit que tu es le créateur de tous les êtres vivants, le miséricordieux et le protecteur de tes créatures. Alors pourquoi ne m'as-tu pas empêché de venir ici, ne serait-ce qu'en me rendant malade ? Maman m'a dit aussi que tu punis les méchants. Ai-je été méchant au point que tu me mettes dans une telle situation ? Et ces méchants-là, qui tuent leurs frères, leurs sœurs, leurs pères et leurs mères, vas-tu les punir ? Pourquoi les laisser commettre l'irréparable ? Dieu tout-puissant, sauve-moi ! Je n'ai pas envie de mourir ! Donne-moi une seconde chance, et je serai parfait ! Je ferai toutes les prières et je ferai le ramadan aussi. Je serai poli, sage et gentil envers tout le monde, même avec ceux qui ne le sont pas envers moi. »

Je suis resté là à attendre que Dieu entende mes prières, parmi celles de tant d'autres, pendant un temps qui m'a paru interminable. J'étais immobile, en larmes, terrifié, je suffoquais et mon regard ne tombait que sur des scènes horribles. De ma cachette, j'ai vu les miliciens frapper à coups de pied et de crosse les blessés qui étaient à terre, puis charrier des corps jusqu'à des camions tout en achevant les mourants. Ils mélangeaient les vivants et les morts.

Des cadavres, j'en avais souvent vu ; c'est le lot quotidien dans ce pays où l'insécurité règne en maître. Il n'était pas rare d'en apercevoir dans la rue ou sur le bas-côté. Mais je n'avais jamais vu quelqu'un agoniser sous mes yeux. Oh ! que c'est affreux de voir un être humain lutter contre la mort, une balle dans l'estomac ! Je ne souhaite à personne d'assister à une telle scène, car elle peut vous hanter à vie.

J'ai vu des militaires violer des femmes derrière le portail principal du stade. C'étaient des viols à la chaîne, comme à l'usine. Ils se passaient les femmes de l'un à l'autre. Puis ils les traînaient nues sur la pelouse, les seins à l'air, ensanglantées. C'était la première fois que je voyais nos mères traitées ainsi. Je n'avais jamais entendu dire qu'on pouvait commettre de tels actes envers les femmes. « Que Dieu maudisse ces pervers sans cœur ! », me disais-je en assistant à cette barbarie. Et je me rappelais la phrase de Thomas Sankara, le militant burkinabé anti-impérialiste et pan-africaniste : « Malheur à ceux qui bâillonnent le peuple ! »

Peu à peu, les choses se sont calmées. Moins de cris, moins de coups de feu. La mort avait fait son travail. Des groupes armés patrouillaient dans les gradins pour arrêter les dernières personnes qui se cachaient.

Soudain, j'ai vu un groupe de ces meurtriers se diriger vers moi. Accroupi, la tête entre les genoux et les mains sur la tête, je recommençais mes prières. « Mon Dieu, si tu veux vraiment me sauver, c'est maintenant ou jamais ! » Je tremblais de peur à l'idée de recevoir une balle mortelle. Dans le ventre ? Dans le dos ? Dans la tête ? Une balle ou plusieurs ? Je n'avais plus d'espoir d'en sortir vivant. Quelle sensation horrible de savoir que

la mort marche vers vous, mais sans savoir comment elle va vous prendre !

Toi qui me lis, imagine-toi perdu en pleine jungle, face à des lions affamés. Tu sais que tu vas mourir, mais tu ne sais pas à quel moment ils vont t'attaquer. Vont-ils te dévorer lentement, ou ton agonie sera-t-elle rapide ? Imagine une seule seconde l'épouvante que tu ressentirais. Maintenant, tu sais ce que j'éprouvais.

À chaque fois que je levais la tête, je les voyais se rapprocher de ma cachette. Tout à coup, j'ai entendu des bruits de bottes autour de moi. Puis j'ai senti une main me tirer par le col. «Lève-toi, salopard, vous avez voulu troubler l'ordre public, alors on va vous montrer qui commande ce pays !»

Ce soldat parlait en soussou. Il m'a donné un coup de pied entre les épaules, me précipitant contre le gradin en béton d'en face. Ma tête a heurté violemment le banc, et je me suis écroulé par terre. J'ai reçu un coup de crosse de kalachnikov dans le dos, plus fort que le coup de pied précédent. Abruti par la peur et la douleur, je me suis relevé sans un mot et je l'ai suivi. Je n'avais pas le choix. Si je voulais rester en vie, je devais obéir¹.

1. Le bilan de ce massacre est de 157 morts et 1200 blessés sur les 35000 personnes réunies au stade, ainsi qu'une centaine de viols commis en public par les militaires et les gendarmes. L'instruction a été lancée en février 2010. Trois magistrats enquêtent, 400 personnes ont été entendues, plusieurs ont été inculpées. Quant au chef de la junte, Moussa Dadis Camara, réfugié à Ouagadougou (Burkina Faso), il a été entendu comme simple témoin en août 2014, mais un an plus tard, il a été inculpé par la justice guinéenne, à la veille de l'élection présidentielle. Certains demandent que la Cour pénale internationale le poursuive pour «crime contre l'humanité».